

logo not found or type unknown

Title Moḥammad ‘Abd al-Ḥalīm ‘Abdallāh, romancier du Delta / Jourdain
Monnot, O. P.

Contained in MIDÉO : Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales du Caire
/ Direction : Georges Shehata Anawati, (puis) Régis Morelon, (puis)
Emilio Platti, (puis) Emmanuel Pisani, (puis) Dennis Halft

Volume 8 (1964)

pages 145-178

URL <https://ideo.diamondrda.org/manifestation/66796>

MOHAMMAD 'ABD AL-HALIM 'ABDALLAH ROMANCIER DU DELTA

par

Jourdain Monnot, O.P.

Une pléiade d'auteurs font actuellement de l'Égypte la terre d'élection du roman arabe : Nagīb Maḥfūz, Yaḥyā Haqqī, 'Abd al-Raḥmān al-Sharqāwī, Iḥsān 'Abd al-Qoddūs, Yūsuf al-Sibā'ī, Amīn Yūsuf Ghorāb, Yūsuf Idrīs honorent les lettres égyptiennes, à des titres d'ailleurs différents. Dans cette liste, qui n'est pas limitative, doit figurer en bonne place Moḥammad 'Abd al-Ḥalīm 'Abdallāh¹. Né en 1913, il a écrit neuf romans² :

1. En 1946, *Laqīṭa* (*Enfant trouvée*).
2. En 1949, *Ba'd al-ghorūb* (*Le soleil une fois couché*).
3. En 1950, *Shajarat al-lablāb* (*Le lierre*).
4. En 1951, *al-Wishāḥ al-abyaḍ* (*L'écharpe blanche*).
5. En 1952, *Shams al-kharīf* (*Le soleil d'automne*).
6. En 1955, *Ghoṣn al-zaytūn* (*Le rameau d'olivier*).
7. En 1957, *Mīn ajli waladī* (*Pour mon enfant*).
8. En 1960, *Sokūn al-'āsifa* (*Après la tempête*).
9. En 1963, *al-Janna l-'adhrā'* (*Le paradis vierge*).

Nous commencerons, comme il est normal, par analyser le dernier de ces romans. Mais pour que le lecteur puisse avoir de ceux-ci une

-
- (1) Nous lui avons déjà consacré un bref article : *Un nouvelliste égyptien : Moḥammad 'Abd al-Ḥalīm 'Abdallāh* (MIDEO 7, pp. 187-192, que suit notre traduction de la nouvelle *Plus heureux*, *ibid.*, pp. 193-197). On y trouvera des indications biographiques et bibliographiques détaillées. Sans parler des œuvres publiées depuis cette première liste, il faut ajouter à celle-ci les précisions suivantes :
- No. 4 : *al-Wishāḥ al-abyaḍ* a été réimprimé en 1965.
 - No. 9 : de *Mīn ajli waladī* a été effectivement tirée une pièce, présentée au Théâtre de la télévision en décembre 1962.
 - No. 11 : *Sokūn al-'āsifa* a donné lieu en 1965 à un film de même titre.
- (2) A quoi il faut ajouter six recueils de nouvelles : 1. *al-Nāfidha l-gharbiyya* (*La fenêtre à l'Ouest*), 1954; 2. *al-Mādī lā ya'ūd* (*Le passé ne revient pas*), 1956; 3. *Alwān min al-sa'āda* (*Des lots de bonheur*), 1958; 4. *al-Dāfira l-sawdā'* (*La tresse noire*), 1962; 5. *Ashyā li-l-dhikrā* (*A ne pas oublier*), 1964; 6. *Khoyūf al-nūr* (*Fils de lumière*), 1965.

idée suffisamment juste, nous élargirons ensuite sa base de jugement en lui présentant aussi *Shams al-kharīf*. Une troisième partie, la plus longue, passera alors en revue les thèmes et les aspects les plus marquants de cet œuvre de romancier.

Le paradis vierge.

La lune, cette nuit-là, ne s'était pas encore levée sur l'horizon. C'était l'été. Minuit était bien passé depuis une heure, et les maisons de la ferme qui donnaient sur les champs sommeillaient avec tous leurs habitants : jusqu'aux oiseaux dans leurs cachettes et aux bestiaux dans leurs enclos s'étaient abandonnés à un doux assoupissement dans le souffle languissant de juin.

Là-bas, au bout du hameau vers l'Est, dormait aussi depuis longtemps (depuis peut-être une heure après l'appel à la prière du soir) une maison : un garçon de douze ans y était avec sa mère au teint foncé qui n'avait pas trente ans, et nul ne partageait leur logis, ni homme, ni bête, hormis la volaille.

Riḍā, cette nuit, contemplait sa maman avec admiration comme s'il la voyait pour la première fois. Quand ils eurent pris leur dîner, il s'étendit sur la natte déroulée dans la cour pour fuir la chaleur, et se mit à écouter les chuchotements de sa mère en écarquillant ses yeux vers les étoiles dans le ciel pur et calme. La mère était assise. Sa robe de cotonnade blanche était vieille, et on en avait coupé les manches trop usées, ce qui découvrait deux bras blancs et robustes. Elle avait rejeté son mouchoir de tête, dénoué ses cheveux, approché une cuvette; elle se lavait les cheveux et les peignait en racontant à son fils l'histoire d'une vie qui aurait pu ne pas arriver.

C'était pour eux deux une aventure légitime... une histoire d'anges et de démons.

Le récit roulait surtout sur son père. Elle en parlait avec une tendresse qui étonnait Riḍā. Il se demandait : "Est-ce que mon père existe ?", en feignant de manière presque comique ne pas savoir la réponse. Elle vient, la réponse, de la bouche de sa mère inclinée sur la bassine, elle vient à travers le grincement du peigne dans ses cheveux bouclés sous la lumière de la lampe suspendue au coin de la cour et qui dessine des ombres sur sa chevelure, son cou et son bras nu. Elle lui vient, sa voix toujours

languissante et chuchotante : “Il va bien. Mieux que l’an dernier. Mais Riḏā... pense-t-il à nous ?” Elle pousse un soupir douloureux dont elle sent la chaude haleine toucher sa main occupée au peigne. Riḏā change de position sur le coussin, et tourne le dos à sa mère, car il commence à sentir la torpeur du sommeil. Il se rappelle les dernières heures du jour, passées à jouer avec Ḥasan et sa soeur Bodūr. Il se rappelle le regard de cette petite fille nonchalante de dix ans, quand elle lui a pincé la joue avec espièglerie au moment de se quitter... Le silence règne un moment, puis il entend, les yeux fermés, la chanson triste que se fredonne sa mère et qu’accompagne le caquètement d’une poule... Puis c’est le murmure d’un souffle dans les branches de fagot. Et le monde sensible prend fin tout entier pour le garçonnet. Il dort...¹

Le malheureux ne devait pas dormir longtemps. Des cris le réveillèrent, et la nuit inoubliable allait marquer sa vie. Sa mère, découvrant soudain près d’elle un jeune homme qui s’est introduit dans l’obscurité, appelle au secours. Les voisins s’ameutent. Bientôt arrive Ḥamūda, la terreur du village, demi-frère aîné de Riḏā. Leur père, al-Ḥāgg Māḏī, a en effet deux épouses, et vit avec l’autre. Ḥamūda, qui a probablement monté le scandale pour se débarrasser d’un futur co-héritier, feint ne rien croire aux explications embarrassées de sa “belle-mère”, et administre une raclée à la femme et à son compagnon intrus, devant les villageois parmi lesquels s’est caché le petit garçon apeuré. Trois jours plus tard, Bahiyya doit quitter la campagne qu’elle aime : c’est l’ordre que son mari, cloué au lit par une vieille épilepsie, lui fait porter. Triste départ d’une femme calomniée et de son fils, à qui nul, sauf les deux petits amis de celui-ci, ne vient dire l’adieu traditionnel : “Tu nous manqueras”. Le train les emporte, et le gros pigeonier du village disparaît à l’horizon.

Les deux victimes demandent asile à Barakāt, le frère de Bahiyya. Ce Barakāt, patron d’un café au Vieux Caire, est un drôle de pistolet. Lui-même a jadis été chassé de son village natal pour une histoire de vol, mais vraie celle-là. A-t-il cru aux protestations d’innocence de sa soeur ? On ne sait trop, mais en tout cas il ne manque pas l’amère satisfaction de lui citer le proverbe qui s’adapte si bien à leur situation : “Quitte à voler, vole un chameau; quitte à aimer, aime une beauté”².

(1) *al-Janna l-‘adhrā’*, pp. 5-7.

(2) “In saraqṭ isriq gamal, wa-in ‘ashiqt i’shaq qamar” (*ibid.*, p. 35).

Au demeurant, Barakāt est un bon frère. Il trouvera dans la tendresse fraternelle cette lueur de bonté et de propreté par où émerger du monde interlope où l'ont fixé les circonstances. Ce café, son café, il y fut d'abord simple garçon. Il s'est trouvé que la femme du patron aimait .. les garçons. Cela lui a valu le lit de la patronne avant qu'elle fût veuve, son café ensuite. Et le milieu aidant, Barakāt arrondit ses revenus par la contrebande. Cet argent du moins, il l'utilisera en partie pour sa soeur et son neveu. Celui-ci suit des cours du soir, devient typo.

Là-dessus, il déménage avec sa mère et vient se fixer dans un "appartement" de fortune au sommet d'un immeuble à Fom al-Khalig. C'est l'époque de la grande offensive Rommel. La ville du Caire est pleine de troupes du Commonwealth. Les raids aériens se multiplient. Lors d'une alerte, Riḏā et sa mère, descendus dans l'abri, font connaissance d'une aimable jeune fille, Thorayyā. Coup de foudre. Idylle.

Entre temps, Riḏā reçoit par son ami Ḥasan, plein de haine pour Ḥamūda dont il est pourtant chauffeur, des nouvelles du village. Il y pense souvent, et à son vieux père malade. Ḥamūda se remarie. Profitant de la cohue amenée par les festivités, Riḏā se rend un soir au village. Nul ne reconnaît sous le costume de ce jeune effendi le petit campagnard de jadis. Poussé par l'instinct, il va voir son père, que le mal immobilise dans sa chambre pendant que le village en liesse résonne de la joie insolente de Ḥamūda, dans le triomphe de la riche alliance qu'il contracte. Le vieil homme est seul, comme abandonné, quand Riḏā s'in roduit auprès de lui, se donnant pour le fils d'un ancien ami de son père. Celui ci ne le reconna t pas; sa conversation manifeste son amour et son regret pour le fils disparu : Riḏā se retire très ému.

Peu après son père meur H mūda. dans le faire-part, ne mentionne même pas son demi-frère; antérieurement déjà, il a fait courir le bruit que son père lui avait vendu toute la 'ezba, la propriété agricole. Riḏā, trop conscient de sa faiblesse, hésite à engager pour ses droits une lutte qui s'annonce dure. Mais son amour pour Thorayyā (renforcé par son affection pour le père de celle-ci, le sympathique 'Ammé Gābir, conducteur de trains et pourfendeur, surtout verbal, d'Anglais) le pousse à un geste important. Il va exposer son affaire à Maître Batānūni.

Il n'avait pas de plan. Tout ce qui l'avait poussé là, c'était la réputation de l'homme dans la région, et sa capacité à résoudre les problèmes par des voies qui lui étaient propres, "par son fer ou par son or".

Il s'assit dans la grande salle d'attente après avoir assuré le secrétaire qu'il venait sur le conseil d'un avocat connu du Caire, qu'il avait vu là-bas et qui lui avait indiqué d'aller chez Maître Batānūni, car lui seul pouvait traiter l'affaire avec succès. Riḍā considérait la grande pièce, qui ressemblait davantage à une cour de 'omda¹ qu'à autre chose. Il y avait là des costumes différents et des visages contraires : un paysan à longues moustaches et respirant l'opulence, suivi d'un acolyte le fusil à l'épaule; un soufi en robe et caftan, turban vert, barbe juvénile et visage frais; un jeune homme pensif qui regardait ses pieds en penchant la tête à droite, une pipe à la bouche dont il tirait froidement des bouffées; une voix de femme s'élève quelque part avec colère; des hommes de toute condition et de tout âge ..

Maître Batānūni était en proie à la curiosité et à l'inquiétude au sujet de "l'affaire du Caire" (c'était le nom que son secrétaire avait donné à l'affaire de Riḍā) : car c'était l'un des plus importants événements de son histoire professionnelle; mais si un riche malade du Caire pouvait venir se faire opérer dans ce pays à la clinique du Docteur Nicolas, pourquoi la même aubaine ne lui arriverait-elle pas à lui ? Il était donc forcé qu'il y prît grand soin.

Riḍā entra. C'était un bureau terne, vaste, haut de plafond. Une lampe vétuste qu'on allumait la nuit pendait au bout d'un fil de fer. Dans un coin proche qui attirait le regard, il y avait un poêle en cuivre avec des cendres refroidies. Quant à l'avoué, il se leva à demi et salua Riḍā, qui s'inclina plein de respect et d'espoir. Il put ensuite dévisager l'avoué. Un homme dans la soixantaine, au long visage de paysan, qui n'avait guère les dehors de l'éducation. Sa moustache taillée était abondante et pas encore blanche. Il avait le teint brun, la voix faible. Quand il voulait se donner le temps de réfléchir ou ne trouvait pas de réponse, il clignait d'un oeil et se léchait les lèvres. L'atmosphère générale de la pièce sentait le courtage plutôt que l'étude.

Le regard de Riḍā se fixa sur une grande pancarte placée derrière l'avocat; la balance de la justice y figurait sous un verset coranique : "Dieu ordonne la justice et la bienfaisance"². Puis

(1) 'Omda : chef de village.

(2) *Coran*, 16, 90.

son regard s'en détacha pour rencontrer celui de l'avocat : Maître Batānūni l'épiait comme une proie. Il clignota d'un oeil plusieurs fois, puis se lécha les lèvres, et produisit des paroles de bienvenue. Riḏā retrouva alors ses esprits, et se lança dans le sujet.

— Mon affaire est ici à la campagne. C'est une affaire sans documents.

Le jeune homme se tut, et regarda vers la balance et le verset. L'avoué se lécha les lèvres, et ferma les deux yeux cette fois-là. Puis il répondit comme s'il rêvait :

— Ah ! Une affaire sans documents... Hé, hé ! Ça doit encore être une affaire... douteuse.

— Une affaire douteuse ?

Le jeune homme balbutia, puis reprit de nouveau le contrôle de lui-même.

— Et tout cas, je vais vous expliquer, Maître. Le droit garanti par la loi, à ce qu'on m'a dit, ne requiert pas de document... Mais... je...

— Dites-moi tout, mon garçon. Je vous écoute.

— Mon père était parmi les riches de la région. Il est mort en nous laissant deux cents feddans¹, à moi et à mon frère aîné, mais mon frère aîné a usurpé ce qui me revenait...

L'avoué se lécha les lèvres et cligna d'un oeil nerveusement, puis demanda à regret :

— Vous êtes donc d'ici ? Le secrétaire m'a pourtant dit que vous veniez du Caire ?

— Nous avons dit vrai tous deux.

— Bon. Et qui est votre regretté père ?

— C'est... le Ḥāgg... le Ḥāgg Mādī.

L'avoué répondit, comme se rappelant de vieux souvenirs :

— Hé, hé ! Vous êtes donc son deuxième fils ?

Et de secouer la tête à n'en plus finir. Il fixait Riḏā de ses yeux mi-clos comme s'il était fatigué. Le jeune homme ne put

(1) Le feddan vaut environ 42 ares; 200 feddans font donc 84 ha, ce qui est une grosse propriété pour un pays de culture intensive. La réforme agraire a fixé la limite supérieure de la propriété agricole à 200 feddans en 1952, puis à 100 feddans en 1961.

en tirer aucun augure, mais sur la pièce plana une période de silence, où s'éleva la toux de l'avoué et l'odeur des cendres, et le hennissement d'un cheval qui attendait l'un des clients à la porte de l'étude. Le silence fut rompu par la voix de l'avoué, qui parlait bas comme pour une confidence :

— Une affaire sans papiers à l'appui... Oui ? Hé, hé... Qu'y a-t-il donc à faire ?

Riḍā demanda avec découragement :

— Dois-je comprendre que vous êtes au courant ?

— Eh, oui... oui, mon garçon. Les propriétaires fonciers sont ainsi faits partout qu'ils se rappellent l'histoire des terres comme ils en connaissent les limites. Je crois que votre père, Dieu lui fasse miséricorde, l'avait... vendue tout entière à votre frère ?

Il toussota.

— Tout cela est mensonge, Monsieur !... Savez-vous, Maître, ce qu'était mon père ?

— Il était marchand de bestiaux, dit-il en souriant.

— Il était aussi épileptique. Mais peut-être savez-vous le reste de l'histoire, et que moi, ... je...

Le jeune homme chercha sa salive pour achever la phrase. Il avait la bouche sèche. Les souvenirs de son père et de sa mère lui tournèrent dans l'esprit : son enfance, et la nuit inoubliable, et les autres nuits de faim et de crainte. Des larmes interposèrent une buée devant l'image de la balance. L'avoué réfléchissait en silence, et le hennissement du cheval venait de l'extérieur comme un signal hâtant le départ. Le jeune homme se trouva soudain en train de pleurer.

L'avoué le regarda avec stupéfaction, et eut un mouvement nerveux. Il se mit à clignoter de l'œil sans arrêt. Il sonna, demanda pour son client une boisson chaude, puis, quand il se fut calmé, lui demanda :

— Est-ce que vous êtes prêt à arranger l'affaire à l'amiable ?

Il fit signe que oui. L'avoué repartit de sa voix voilée :

— Seulement, je ne veux pas d'argent.

Le visage de Riḍā s'éclaira de joie, et manifesta une naïveté d'enfant :

— Est-il concevable, Monsieur, qu'un homme comme vous... (il n'acheva pas).

La lèvre de l'autre se complut à un sourire singulier, qui par exception avait un air professoral; il indiquait la ruse et la tromperie chez cet homme qui tirait son pouvoir en ce lieu, non pas de sa profession, mais de sa terre. Il soupira enfin et dit :

— Une affaire sans pièces à l'appui demande des mesures inhabituelles... Oui. Est-ce que vous comprenez ce que veut dire des mesures inhabituelles ? Il faut que les honoraires soient en nature. Je les prendrai à ma manière.

— En nature ? Qu'est-ce que j'entends ? C'est-à-dire que...

— Eh, oui. Il y aura pour moi vingt feddans sur votre part, qui approche les cent feddans.

Le cheval hennit comme s'il était blessé. L'œil de Riḍā alla de la balance et du verset coranique au poêle. Il se rappela beaucoup de choses, dont la plus importante était Thorayyā. Il sentit les oreilles lui tinter comme s'il plongeait dans l'eau, et ses membres s'alourdir : "Mon Dieu, je vais tomber par terre !" pensa-t-il.

— D'accord, mon garçon ?

— ...

— Réfléchissez ! Revenez ensuite si vous voulez. L'affaire est épineuse, vous le voyez bien. Que Dieu fasse miséricorde à votre père... Que Dieu lui fasse miséricorde...

Il sonna. Le secrétaire entra. L'avoué demanda de qui c'était le tour. Riḍā sortit¹.

L'homme de loi retors et cupide, qui n'est pas sans une lointaine parenté avec le Fraisier du *Cousin Pons*, nous introduit dans une atmosphère balzacienne. Quand on sait que Ḥamūda s'est précédemment brouillé avec sa jeune et riche épouse Zaynab dont il n'avait pas d'enfant, et ce non sans une machination machiavélique de Bodūr, femme de Ḥasan et servante de la jeune femme, quand on sait cela, et que la parenté de Zaynab est très mortifiée de cet affront qu'elle songe à venger, d'autant que Ḥamūda se prépare une alliance avec une famille encore plus puissante, quand donc on sait tout cela et

(1) *al-Janna l-'adhrā'*, pp. 162-169.

surtout que l'avocat le sait aussi, le lecteur se voit au coeur d'une intrigue puissante qui va permettre le développement d'un récit riche de descriptions psychologiques autant que sociales. Au vrai, ces espoirs ne sont pas pleinement réalisés.

Ḥamūda est bientôt aux prises avec une offensive redoutable: des lettres anonymes régulières lui apportent des extraits de presse relatant des crimes, et se conjuguent par le plus grand des hasards avec une rumeur croissante sur l'illégitimité de sa possession de la *'ezba*. Ḥasan lui glisse à l'oreille comme un serpent l'un des bruits qui circulent sur son compte : Zaynab, pour se venger, aurait remplacé son titre de possession par un titre falsifié. Ḥamūda saute en l'air. Il passe sa nuit à chercher le titre, et ne le retrouve pas. Ignorant qu'une araignée tisse un à un les fils où il doit se prendre, il va se jeter au centre de la toile, dans l'étude de Maître Batānūni, et lui raconte tout. Le rusé personnage triomphe *in petto* en clignotant des yeux, et arrange entre les deux compétiteurs un compromis où il n'est pas le dernier à gagner. Pour une affaire sans aucune pièce écrite dont jouer, c'est un beau coup.

Par malheur, un autre coup vient contrecarrer celui-ci : un coup de feu, tiré par des inconnus, qui tue Ḥamūda la veille de la signature. Sans doute la belle-famille du petit potentat n'y aura-t-elle pas été étrangère. En tout cas, voilà Riḍā réintégré dans la totalité de ses droits, et surtout de sa terre.

Hélas ! Peu auparavant, un drame vient de briser sa jeunesse. Thorayyā a été enlevée par une bande de soldats ivres de l'armée occupante, et nul n'en aura plus jamais de nouvelles .. Riḍā a beau se venger en assassinant au hasard un soldat anglais, ce n'en est pas moins seul que le jeune homme retrouve enfin la glèbe paternelle dont il avait été longtemps frustré.

* * *

Sur une note désenchantée prend donc fin cette œuvre aux riches résonances humaines. Le héros est pris en étau entre l'injustice féodale et l'oppression coloniale. Le paradis vierge, c'était la terre natale de la *'ezba*, mais la joie qu'il a de la posséder restera toujours marquée par les drames dont elle a été l'occasion : mort de son père isolé, meurtre de Ḥamūda .. Le paradis vierge, c'était aussi Thorayyā, et ce paradis, toujours vierge en son coeur, n'est plus qu'un souvenir merveilleux et périmé. Parvenu à son but d'un côté, le jeune homme a échoué sur l'autre plan. La terre sans l'amour n'a plus de soleil. Le paradis vierge

est un Paradis perdu. Nous le comprendrons mieux en lisant aussi *Le soleil d'automne*.

Le soleil d'automne.

Mokhtâr n'a guère connu son père. Marchand de tissus à Damanhour, celui-ci épouse une fille de Mansourah entrevue lors d'un déplacement pour son commerce, et s'établit à Alexandrie, où ses affaires connaissent une grande prospérité, jusqu'à la crise mondiale, dont les répercussions le ruinent et font de lui un simple intermédiaire. La situation pécuniaire difficile achève d'envenimer sa vie conjugale. Car sa femme Ommé Mokhtâr a mauvais caractère, et veut dominer. L'homme, de naturel doux et calme, supporta longtemps en silence, mais finit par s'imposer dans la puissance et la richesse de son âge accompli. Or un soir, après ses revers de fortune, sa femme lui lance à la tête qu'il est un raté. La coupe alors déborde. Le paisible marchand écume. Le lendemain matin, il part à son travail... et ne revient pas. Un mois plus tard, sans un mot d'explication, un mandat vient au nom de son fils. Ainsi durant cinq mois. Une nuit, on frappe à la porte. Ommé Mokhtâr ouvre. Un homme est là, hagard, efflanqué, pitoyable. Elle a peine à y reconnaître son mari, et tous deux soudain s'étreignent en pleurant. Le pauvre homme, miné par le chagrin et les privations, ne tardera pas à mourir, mais son souvenir reste vivant au coeur de son fils, qui vénère son portrait, un beau tableau accroché à la place d'honneur dans leur appartement.

L'enfance et l'adolescence de Mokhtâr sont peu heureuses. Il n'a aucune disposition pour l'étude. Les insuccès scolaires introduisent une tension supplémentaire avec sa mère, autoritaire et nerveuse. Cette femme encore jeune, inquiète de l'avenir, et regrettant son infortune plus que ses erreurs, broie du noir, se bourre de médicaments, attrappe finalement la jaunisse. Mais elle fait la connaissance de Zaynab, et cette rencontre amorce un tournant décisif. La mère avait déjà une amie, Ommé Nî'mât, femme triste plus qu'austère, bornée plus que traditionnelle, mais dont la bonhomie de noir vêtue séyait à la psychologie antérieure d'Ommé Mokhtâr. La distance physique qui sépare les antipodes n'est pas inférieure à la distance morale qu'on peut évaluer entre la nouvelle amie d'Ommé Mokhtâr et son ancien mentor féminin. Zaynab est une femme piquante plutôt que jolie, mais qui captive par l'entrain de son bavardage et l'extrême mobilité de sa physionomie; stérile, elle a su conserver son mari par la force d'une séduction où

l'astuce n'a pas moins de part qu'une permanente jeunesse de tempérament. Zaynab rend le goût de vivre à Ommé Mokhtâr. Un jour, celle-ci fait un geste décisif; elle brise à terre tous ses flacons de pharmacie. Ses pas vont désormais se précipiter dans la voie que lui montre sa nouvelle amie. Elle recommence à sortir. Un ruban de soie rouge dans ses cheveux lève en quelque sorte l'étendard de la révolte contre l'état de veuve. Tous ses vêtements quittent bientôt la couleur noire. Quant aux difficultés d'argent, Zaynab y propose une solution élégante : recevoir pendant l'été des "hôtes" dans leur appartement trop grand. Deux pièces sont ainsi discrètement sous-louées à une famille d'estivants.

Mokhtâr, au demeurant, n'aime pas Zaynab, dont il sent confusément qu'elle représente une influence opposée à celle de son défunt père. Le jeune homme, las de la maison comme de la classe, fait parfois l'école buissonnière sur sa vieille bicyclette. C'est ainsi que le hasard lui fait découvrir la 'Ezbat Khôrshid, et la belle nature du delta égyptien se manifeste à Mokhtâr pour l'enivrer et l'apaiser.

Le printemps était arrivé. C'était un vendredi. La mer virait ses couleurs comme si elle se préparait à recevoir les nageuses. J'en avais assez de moi-même, de ma mère, de la maison, de Zaynab, d'Ommé Ni'mât, et de la mer aussi et d'Alexandrie, bref du cercle entier où j'avais grandi. Je me réfugiai donc sur ma bicyclette. Les changements, les remplacements et le déclin qui avaient affecté nos objets de ménage ne l'avaient pas épargnée. Je me mis néanmoins à parcourir avec elle la terre de Dieu, terre dont l'intérieur et l'extérieur se prêtent concours comme l'avant-garde et l'arrière-garde d'une armée organisée. Je veux dire que l'intérieur de la terre, bien souvent, vaut mieux pour nous que son extérieur. Il n'y avait pas de motif à ma vie, du moment que la compréhension était perdue entre moi et ces êtres.

J'observais la roue avant. Elle tournait si vite que les rayons semblaient s'en être joints pour former un disque de verre. Je me dirigeais vers le Sud-Est au travers de vastes terres en friche. Leur étendue avait la société d'arbustes et d'épineux, qui supportaient une vie aride dans l'attente d'être arrosés en hiver par la main qui les avait plantés, je veux dire la main de la nature. Je considérais ces intrus que personne n'avait fait pousser, et je n'étais pas éloigné de trouver une ressemblance entre eux et moi : celui qui m'avait fait pousser n'était-il pas mort depuis longtemps ?

J'aimai donc le désert, mes traits se détendirent au spectacle de son visage maussade. Je tournai à vélo par ses chemins poussiéreux, calcaires, blanchâtres, qu'on avait faits avec des décombres et par lesquels on avait quadrillé et loti le terrain, jusqu'à ce que m'aient lassé leurs montées et descentes, et que j'aie senti la fatigue sur le point d'envahir mes membres. Je revins alors vers la grande route d'Alexandrie à Kafr al-Dawār, et la silhouette des arbres filait à ma gauche vers le Nord à la vitesse même où je filais vers le Sud.

Puis je me vis prendre un petit chemin latéral qui obliquait vers l'Est. Le bout des champs y posait sa tête au Nord, tandis qu'il était bordé au Sud par un étroit canal d'irrigation dérivé du grand canal de la Maḥmoudiyya où se pressent par endroits les felouques aux longs mâts, comme une forêt de cyprès sans feuilles ni branches.

Je pris ce chemin sans intention bien claire. La 'Ezbat Khōrshīd était en vue à proche distance. Ses humbles demeures se tenaient sur le chemin au Sud du canal, et la couleur de leurs murs était avec la couleur du canal dans l'harmonie la plus complète, car elles étaient construites en terre. J'y jetai un coup d'œil sans y prendre d'autre intérêt que de ruminer son nom, et continuai mon chemin sans me soucier de rien.

Le soleil, convalescent après sa langueur d'hiver et assis sur l'horizon, regardait onduler tour à tour devant lui les cortèges de la lumière et du jour. Mais dans les champs la nature avait allumé des cassolettes dont la fumée se concentrait sous la forme d'un brouillard subtil et transparent qui rasait la terre et se répandait sur la verte luzerne et la tige des fèves, sur le sillon des canaux et le pied des arbres, exhalant le parfum des fleurs qui avaient librement poussé au milieu du blé, ou que les paysans avaient semées dans les champs de pois. La nature chantait là à mi-voix un chant aérien pour ses fils épuisés, et pour ceux qu'un père avait abandonnés, ou rudoyés une mère: c'était le g-zouillement du passereau ou le bourdonnement du frelon, le gémissement d'une noria, le pleur d'un oiseau, le chant d'un fellah.

Son cœur était large et accueillant ce jour-là, et j'y jetai mon âme. Je n'avançai guère sur le chemin, car je vis un endroit propice à la halte, et qui ressemblait parmi les champs à une fleur toute seule au milieu d'un tapis de velours vert.

Le chemin s'élevait progressivement. Il présentait un bel aspect aplani, car une main s'en occupait à intervalles réguliers. Quant au canal à droite, sa berge n'était point nue et désolée. Des plantes variées l'étaient en consolidant la terre pour qu'elle ne s'effondre pas dans l'eau. Ces plantes formaient un ensemble avec des groupes successifs et contigus d'un genre d'alfa rugueux et sec, qui grandissait jusqu'à ce que ses extrémités s'ornent d'espèces de queues de chat ou de renard : un duvet blanc et propre de soie douce et brillante, feutré par la nature au bout des tiges avec un luxe en contraste absolu avec la rugosité de l'alfa. Et quand cesse l'alfa, là où la berge du canal apparaît sans végétation ni rien qui la couvre, un saule se dresse, et se recourbe sur l'eau, abandonnant sa chevelure au courant qui s'en joue avec une douce familiarité. L'arbre répand son ombre sur des pierres entassées pour faire un escalier rustique qui permet de descendre jusqu'à l'eau malgré la différence des niveaux. On peut alors s'accroupir pour les ablutions rituelles, puis remonter jusqu'à un petit replat recouvert par le saule, et qu'on a enclos de terre et tapissé de foin : là, dans la simplicité et la quiétude, loin du faste et des apparences, l'âme de ceux qui font la prière se joint à la source de toute existence.

Mais l'endroit qui ressemblait à une fleur toute seule au milieu d'un tapis de velours vert, était à votre gauche. Les plantations qui le précédaient et s'appuyaient au chemin révélaient bien des choses.

Elles révélaient que leur exploitant en prenait soin depuis des années d'un effort fructueux aux maillons enchaînés : à l'entrée du champ en effet, il avait dispersé des acacias, des mûriers et un sycomore, et l'âge de tous ces arbres montrait qu'une main industrielle avait travaillé à cette ferme depuis dix ans.

Les plantations révélaient aussi que leur exploitant y habitait en permanence. Là-bas, un chien aboyait. Dressé sur ses longues pattes, un vieux coq sur le toit de la maisonnette se tournait aux quatre coins de l'horizon, comme s'il cherchait les étoiles du matin qu'il avait vues à l'aube. On voyait le sommet de la maisonnette de briques à travers un ruban de bananiers, que bousculaient ici ou là des dattiers récemment juchés sur leurs troncs, et dont les palmes commençaient à s'empoussiérer. Sans doute l'agriculteur

avait-il voulu faire de ces plantations un mur productif qui protégeât l'intérieur de la ferme.

Je m'arrêtai au *moṣallā*¹. J'examinais le champ de son extrémité orientale. J'en contemplais une partie où les pois s'étaient élevés en s'accrochant à des bouts de bois ou à du fagot de coton, et souriaient de leurs fleurs ailées comme des papillons. Je contemplais une autre portion où les têtes de choux étaient montées, semblables à un troupeau d'autruches de grosseurs différentes toutes sur une seule patte. Je contemplais les extrémités du champ, en bordure duquel avaient été disséminés d'autres arbres : l'un portait encore ses oranges rouge vif rondes et brillantes, torches sans fumée dans la verdure des branches.

Les cheveux du saule derrière moi oscillaient à la brise printanière, le *moṣallā* était à un pas de moi, et le champ accaparait mon œil. Je sentis soudain que j'avais oublié les soucis, ou que les soucis avaient perdu ma trace, échouant dans ma poursuite. Qui plus est, je ressentis une quiétude et une sérénité remplies de la jouissance qui fait suite à la disparition des craintes. Je réfléchis alors à ma situation, et trouvai en moi, bien que jeune homme, un enfant qui se laisse bercer. Je me souvins alors d'une phrase que j'avais une fois vue écrite sous le tableau d'un peintre : "La nature est notre mère très aimante".²

Bref, le paysage de la 'Ezbat Khōrshīd a conquis le jeune Mokhtār. Ce premier coup de foudre est aussitôt suivi d'un autre, qui ne le cède guère en romantisme et l'emporte en romanesque. La fille du fermier vient puiser de l'eau au canal... C'est assez pour que Mokhtār ne tarde pas à revenir sur les mêmes lieux. Il réussit alors à engager conversation avec Sakīna (c'est son vrai nom, qu'il est seul à employer : on l'appelle d'ordinaire Bout-de-sucre), et même, par chance, avec son père. 'Ammé Khalīl, solide paysan, a une femme, trois enfants, et encore un autre amour : l'amour de Dieu. Car 'Ammé Khalīl, au fond de sa pauvre ferme, est un soufi. Les noms de ses deux autres enfants en font foi : la fille aînée, c'est al-'Adawiyya (en l'honneur de la mystique Rābi'a), et le petit garçon, c'est al-Biṣṭāmī (en l'honneur d'Abū l-Yazīd). Cet homme simple et loyal se prend tout de suite d'amitié pour Mokhtār, et celui-ci vient souvent les voir, non sans aider à

(1) Oratoire en plein air.

(2) *Shams al-kharīf*, pp. 41-45.

l'éducation du petit Biṣṭāmī. Le maître de maison ne semble pas deviner l'amour que son visiteur nourrit pour sa fille.

Mais tandis que Mokhtār trouve ainsi un foyer d'élection, les choses évoluent fâcheusement dans sa vraie maison. Ne voilà-t-il pas que sa mère se remarie, avec 'Abbās Effendi, le père de cette famille d'estimants à qui ils avaient naguère sous-loué deux pièces de leur appartement. Cet homme, professeur, se fait nommer à Alexandrie où il vit désormais chez Ommé Mokhtār, non sans partir chaque mercredi soir à Damanhour auprès de son autre femme, chez qui il passe quarante-huit heures par semaine. Les relations entre le beau-père et Mokhtār deviennent vite mauvaises, surtout après un nouvel et retentissant échec scolaire de celui-ci, qui amène un grave incident entre eux deux.

Mokhtār prend conseil d'un garnement de ses camarades, Anwar Amīn, qui a déjà plusieurs fugues à son actif. Les recommandations de cet expert ne manquent pas de pittoresque :

“Note bien, mon cher, que tu vas t'enfuir en hiver. C'est très grave : le temps sera un facteur défavorable. Nous autres, en été, nous pouvons dormir en plein air sans couverture. En cette saison au contraire, vois à quel danger tu t'exposes.

“Mais après tout, c'est ton affaire. Mon affaire à moi, c'est de te faire voir certains points importants pour ceux qui font ce travail pour la première fois. Prends garde, si tu es dans une ville, à ne pas paraître désorienté : sinon, tu te créeras à toi-même les ennuis “Police”. Il faut de même que tu accordes à la nourriture une importance secondaire, après l'apparence extérieure, sinon tu auras aussi des ennuis. Comprends-moi : ne laisse pas tes cheveux devenir longs, ni ta chemise devenir sale. Car le vagabond correct est le prince des vagabonds.

“Quant au gîte, c'est le plus grand problème. Dans les premiers jours, il te faut choisir une pension bon marché. Ensuite, tu as en perspective les nouveaux immeubles en construction où dorment les ouvriers : cache-toi là dans un coin. Il y a encore les mosquées et les zaouïas, à condition que leur personnel présente les mérites nécessaires à ton propos, tels que mauvaise vue ou vieillesse. Enfin il y a les tombeaux, si tu as les nerfs solides”¹.

Aidé par Wahība, jeune servante de 'Abbās qui l'a suivi chez sa nouvelle femme et est amoureuse de Mokhtār, notre héros, après une

(1) *Shams al-kharīf*, p. 128.

dernière rencontre et un échange de serments avec Sakīna, met son projet à exécution. Il s'enfuit au Caire, emportant le petit tableau qui représente son père.

Alors commence une dure période, où le jeune homme est tiraillé entre deux nécessités : le logement, et la nourriture. Il descend dans un petit hôtel à Sayyida Zaynab, et retranche progressivement sur ses repas pour faire durer son peu d'argent. Sa timidité ne l'aide pas à trouver du travail. Il a recours à divers expédients pour refréner sa faim. La baisse inquiétante de sa trésorerie le résout finalement à expérimenter un logement gratuit répondant aux normes posées naguère par son camarade d'Alexandrie.

Je me mis à fouiller tout le quartier à la recherche d'une mosquée dont le serviteur remplît les conditions demandées, afin de m'y réfugier une nuit. Le serviteur que je vis dans la première mosquée était un géant efflanqué qui n'avait rien de plus puissant que la vue. Dans la deuxième mosquée était un vieillard d'âge avancé, mais aidé pour le service par son fils, qui lui prêtait ses yeux : ce n'était pas là ce qu'on demandait. Darb al-Gamamiz enfin, une ruelle en zig-zag, inhospitalière et tortueuse (elle me rappelle les chemins de la vie chaque fois que je l'emprunte), Darb al-Gamamiz donc me conduisit à une petite mosquée dont le serviteur était l'homme qu'on voulait. Il me sembla de prime abord que ses yeux n'étaient pas nés avec lui, mais qu'il les avait hérités, douloureux et usés, de son père le défunt shaykh; leurs prunelles avaient disparu dans une larme qui ne séchait pas, leurs paupières s'étaient noyées dans les eaux de la crue; un cercle rouge les entourait, et lui cherchait son chemin à tâtons.

Je le vis un après-midi, et revins le soir même. On tint la prière de '*ashā*'. Je fis la prière avec les autres, et me plaçai à dessein près du *minbar*. Les gens sortirent. Je m'attardais. La dernière chose que j'entendis dans cette mosquée d'importance moyenne, ce fut la voix d'un homme du peuple. Il arrêta l'imâm qui se retirait, pour le consulter sur un serment de répudiation qu'il avait prononcé sur sa femme. Le shaykh se mit à lui débiter sa fetwa contraignante et répugnante, si bien qu'elle s'ajusta au cou du questionneur comme la corde de la potence. Cela me donna l'impression que les lois du ciel ne sont pas descendues pour faire le bonheur des hommes, et qu'une force obscure et rancunière s'emploie à exhaler sur nous ses poisons. Les voix

commencèrent ensuite à s'éloigner, jusqu'à disparaître complètement quand les deux hommes eurent passé la porte. Je n'entendais plus que le serviteur qui tapait sur les volets pour s'assurer que les battants étaient bien fermés. Il était loin de moi, et je me réugiai dans le réduit du *minbar*.¹ Il avait une porte de chaque côté, et les rayons des lumières du plafond m'y laissèrent voir le rebut des ustensiles de service : vieux balais, chiffons, socques, timbales .. Le serviteur toussota, comme pour faire croire à quelqu'un là-bas qu'il le voyait, et attendait qu'il se retire pour éteindre la lumière. Mais je me rencognai dans ma cachette et retins mon souffle. Les lumières commencèrent à s'éteindre l'une à la suite de l'autre; il ne resta plus qu'une dernière lampe près de la porte. Elle s'éteignit enfin, et l'obscurité régna. Le grand vantaïl grinça en se fermant. La grosse clef tournant dans la serrure fut le dernier son. Il s'abattit un silence sépulcral.

Je sortis du réduit en écoutant les battements de mon coeur et en palpant mes cheveux, qui étaient tout hérissés. Je me souvins d'Anwar Amîn, et appelai sur lui une catastrophe. Je regrettai de ne pas avoir cherché refuge dans .. dans quoi ? ... dans un tombeau ? Non, mais dans un nouvel immeuble. Mes réflexions ne se prolongèrent pas. J'ôtai ma veste et la plaçai près de moi. Je sortis la couverture passée du vieux journal que j'avais sous le bras en entrant à la mosquée, je m'étendis et me couvris. Mais croiriez-vous que j'allais dormir ? Impossible.

Je n'avais pas su jusqu'alors que le silence a un bruit qui s'entend. Un léger chuintement confus se déversait dans mes oreilles, comme si la nuit se parlait à elle-même. Puis la nature voulut me traiter durement : elle lança de dessous moi des jets froids que crachait la dalle, et qui passaient à travers les nattes sur lesquelles je dormais pour la première fois. J'entendis ensuite le claquement du vent dans un minaret, et ne tardai pas à être secoué par le rugissement du tonnerre. Il me sembla qu'une créature énorme, épouvantable et inconnue, s'appliquait à me poursuivre, et que ma défaite était certaine. Je me dressai, cherchant mon chemin vers les interrupteurs. A peine avais-je fait deux pas que ma peau se contracta dans un immense frémis-

(1) C'est-à-dire sous l'escalier de la chaire à prêcher.

sement, et je crus être sur le point de me trouver nez à nez avec un démon dans la nuit noire. Reculant, je heurtai un pilier, et ma détresse augmenta. Je jugeai préférable de revenir à mon point de départ avant d'en être séparé par une longue distance, mais je parcourus un kilomètre avant de le retrouver. Je me dis en m'enveloppant à nouveau de la couverture passée et en écoutant le rugissement du tonnerre : "Est-il possible que les distances augmentent ainsi pour nous dans le noir, et que les lieux changent de place ?". Les divers endroits où j'avais couché jusqu'à celui-là, et qui m'avaient rejeté, me vinrent à la mémoire : auprès de mes parents, puis sous l'aile d'une mère malade mais avec des poussées de tendresse, puis quand elle eut renoncé à ma compagnie et séparé son destin du mien, puis le jour où il me fut interdit d'entrer dans sa chambre qu'elle avait illuminée d'un époux, puis sur le lit loué dont le loyer m'avait accablé et livré à cette couche-ci. Ma respiration se fit profonde, et je ne sus pas qu'il pleuvait dehors, si ce n'est quand des chapelets de gouttes commencèrent à tomber de certains points du plafond sur les nattes, en résonnant dans le silence de la nuit. Je me réveillai en sursaut, et j'appelai sur Anwar Amīn une catastrophe...¹.

Mokhtār, rompu, et dégoûté des domiciles frauduleux, réintègre sa ruineuse chambre d'hôtel. Ses ressources sont à bout, ses forces aussi, lorsque le patron de l'hôtel lui offre la place de caissier, avec une chambrette sous l'escalier. C'est le salut.

Quelque temps après, sur l'entremise d'un ami, et surtout par suite d'une erreur (un individu son homonyme était pistonné pour la place, comme il le saura plus tard !), il est embauché comme facteur, et loue un petit appartement près de Bāb al-Khalq. Son métier l'amène à rencontrer "Madame N.". Cette jeune femme, professeur dans une maison de jeunes délinquantes, vit seule. Elle lui prête des livres, puis l'invite à causer avec elle. Elle l'aide à passer sa *kifā'a* (brevet), ce qui lui donne une place dans un bureau de poste. Bien sûr, il en est amoureux, et finit par se déclarer. Elle lui fait alors, dans une série de lettres, sa confession. Elle avait été mariée, il le savait. Mais il avait ignoré les circonstances de sa rupture avec son mari. Celui-ci tenait un restaurant. C'était un homme excellent, un époux trop parfait, toujours aux petits soins pour elle. Ils n'avaient pas d'enfants. Un jeune homme, leur

(1) *Shams al-kharīf*, pp. 149-152.

voisin, lui fait une cour perfide, et profite d'un moment de faiblesse de la jeune femme pour parvenir à ses fins. Elle se ressaisit, ne veut pas vivre à la fois en épouse et en amante. Le beau démon se dérobe. Elle rompt alors avec son mari, dans l'intention d'expié en reprenant son ancien métier de professeur. Le mari la répudie.

La première réaction de Mokhtâr est dure : quand elle n'aurait fauté qu'une fois, le nombre n'entre pas en ligne de compte dans ces sales affaires : "la question est une question de principe" (p. 228). Il fait un voyage à Alexandrie, se rend à son ancienne rue, aperçoit de loin sa mère avec son demi-frère, mais se sent étranger à eux. Il retourne à la 'Ezbat Khôrshîd, et y apprend la mort de 'Ammé Khalîl, le mariage de Sakîna, la dispersion de la famille : "Qu'il soit donc exalté, Celui par qui tout change, et qui ne change pas", gémit-il alors, et "il cherche son chemin sous le soleil d'automne, en trébuchant, vers le paradis perdu" pour une dernière visite aux lieux qu'il a aimés (p. 232). Il revient d'Alexandrie secrètement ébranlé dans sa condamnation de "Madame N.", et après une période de lutte intérieure et une rencontre fortuite, il lui pardonne, et l'épouse.

Ils sont très heureux. Il passe son baccalauréat. Après trois ans, elle lui donne un fils, Waḥîd. Mais quelques années plus tard, épuisée par une fausse couche et par ses sacrifices pour les siens, elle tombe tuberculeuse, et ne tarde pas à mourir à l'hôpital. "Je laissai le paravent qui isolait son lit, et me tins sur le balcon de l'Ouest, regardant le soleil d'automne qui s'appêtait à disparaître : l'image de la malade me revenait à l'esprit, comme si elle était un autre soleil à son déclin vers le couchant" (p. 283).

Waḥîd devient docteur, et se spécialise dans les voies respiratoires. Il est fiancé. Son père est heureux. Au jour de son anniversaire, son fils lui offre son portrait. Il l'accroche à côté du tableau représentant son père à lui, et songe. Un jour viendra où son petit-fils ajoutera le portrait de Waḥîd. Un temps viendra où d'autres générations sorties de lui n'auront plus souvenir d'eux. "Qu'il soit donc exalté, Celui par qui tout change, et qui ne change pas"¹.

* * *

Ainsi s'achève un récit dont l'époque est plus ou moins datée par trois indications. La crise mondiale, qui a pu se répercuter en Egypte

(1) "Sobhāna man yoghayyiro wa-lā yataghayyar". Ces mots, les derniers du livre (p. 300), avaient été plusieurs fois répétés antérieurement (pp. 232-234, et 296).

vers 1930, ruine le père de Mokhtâr quand celui-ci a cinq ou six ans : il serait donc né vers 1925 ? Le typhus, décrit pp. 75ss., s'est déclaré en Egypte en 1944 (tandis que le choléra, dont le roman ne parle pas explicitement, date de 1947). Enfin, Mokhtâr, quelques années après son mariage, attend encore l'homme qui mettra les Anglais dehors : on devait le connaître en 1954.

Nous espérons avoir fait sentir au lecteur la solidité du roman que nous venons d'analyser. Publié en 1952, il reçut en 1953 la plus haute consécration, à savoir le Prix d'Etat de littérature. *Shams al-kharif* reste jusqu'à maintenant la meilleure œuvre d'Abdallah, et demeure l'une des réussites les plus valables du roman égyptien. L'amour est la clef du titre. Le soleil de la vie, c'est l'amour. Mais c'est un soleil d'automne, un astre caduc que la mort vient obscurcir¹. Ce thème éternel est orchestré en harmonie aux autres soucis constants de l'auteur : la faim du bonheur, la responsabilité et le pardon, la paternité... Mais il sera préférable d'en mener l'étude séparée dans une troisième et dernière partie.

Thèmes et aspects marquants d'Abdallah.

On trouvera ci-dessous passés en revue les traits caractéristiques qui donnent sa physionomie à l'œuvre romancière d'Abdallah. Nous verrons successivement comment se présentent chez lui : le caractère du héros, le sens de la vie, la femme, la religion, la société, et enfin la forme littéraire.

a) *Le caractère du héros.*

Le mot de "héros" appelle tout de suite deux précisions. En premier lieu, il n'implique aucune prétention chez l'auteur de poser un type normatif apte à exprimer un idéal reproductible par imitation approchée : le héros dont nous parlons est simplement le personnage principal. En second lieu, ce personnage principal n'est pas unique. Les romans d'Abdallah ne sont pas noués entre eux, les histoires sont indépendantes, leurs personnages étrangers les uns aux autres. Pourtant, le héros n'y change pas. Il se multiplie sans se différencier. Le protagoniste central, sauf dans le premier roman, *Laqīṭa*, qui tourne tout entier autour de "l'enfant trouvée", est masculin : un jeune homme, puis un homme jeune. Il n'arrive à l'âge mûr que dans *Sokūn al-'āṣifa*, et sans guère changer de caractère. Ce caractère est très précis. C'est

(1) Cf. pp. 232 (citée *supra*), 237, 283 (citée *supra*), 284.

un sentimental : Le Senne chargeait ce terme littéraire d'un sens technique pour lui faire désigner la psychologie d'un individu à la fois émotif, non actif et secondaire. Tel est bien le héros de 'Abd al-Ḥalīm. C'est un jeune homme moyen, frisant la médiocrité. Il a bon cœur, mais cette heureuse disposition ne produira pas beaucoup d'actes concrets s'ils demandent un grand effort. Aussi vit-il volontiers avec lui-même. C'est un trait caractéristique du "secondaire", venant de la disproportion entre la vérité de ses sentiments, et la faiblesse de la volonté dont il dispose pour réaliser ses désirs. Nous en avons le témoignage précis, on dirait presque le constat, dans deux textes : "Je dépensai dans la tentative que je vous ai narrée tout ce que j'avais épargné de résolution et de décision : aussi, après mon échec, je n'ai plus osé faire un autre essai... Je connais mon âme, et vous l'ai déjà décrite : mon extérieur est calme, et mon intérieur agité, comme un étang dont les verts lotus cachent l'eau trouble"¹

D'où l'amour de la solitude, avec les risques d'illusion qu'elle comporte : "Quand je revins regarder le monde du haut de ma fenêtre à l'Ouest, Le Caire parut sous mes yeux, en bas : les lumières de ses fenêtres ouvertes brillaient derrière une fine pellicule de brume venue du Nil, et voici que se répandait dans tout mon corps cette ivresse que cause d'ordinaire la solitude. Je m'imaginai tout ce que je désirais : je m'imaginai que je contemplais mes vastes domaines du haut des tours de mon château, ou bien que je m'étais réfugié avec ma pauvreté dans un lieu retiré, y cherchant asile avec mon malheur pour qu'homme au monde ne sache où nous étions."² Ce naturel introverti s'évade volontiers dans le rêve : "La saveur de mes désirs est plus chère à mon cœur que leur réalité..., et mon âme trouve plus d'amertume à attendre les désastres qu'à les supporter."³ Suspendu entre l'espoir et le fait, déçu par celui-ci, leurré par celui-là, le héros d'Abdallah tombe parfois dans une sorte d'hébétude⁴. L'abattement serait-il la forme égyptienne de l'angoisse ? En tout cas, notre héros se manifeste écrasé par l'existence. L'irrésolution le ligote. C'est au total un être sans envergure et sans ressort, "sans dons naturels, emporté par tous les vents, et qu'une tempête pousse à une autre tempête"⁵ : et il dit ailleurs être *ḍa'īf al-nafs*. Cet auto-portrait est peu flatteur. Il manifeste au moins la lucidité.

(1) *Shajarat al-lablāb*, p. 47 et p. 147.

(2) *Ibid.*, p. 76.

(3) *Ba'd al-ghorūb*, p. 100 (cf. p. 65).

(4) Par ex., *Shajarat al-lablāb*, p. 164.

(5) *Shams al-kharīf*, p. 110.

Notre héros s'analyse longuement. Il y est aidé par l'auteur, qui a écrit à la première personne cinq de ses romans. Moḥammad 'Abd al-Ḥalīm est un romancier intérieuriste, qui s'intéresse beaucoup à la psychologie de ses personnages. Aussi, le ressort de ses romans est-il parfois purement psychologique, presque indépendant des événements extérieurs. Nous pensons en particulier à deux œuvres. *Shajarat al-lablāb* est l'histoire d'une idylle ratée. Un tout jeune homme que son enfance a rendu misogyne tombe amoureux d'une adolescente. Celle-ci l'aime, mais lui n'arrive pas à croire en l'amour... *Ghoṣn al-zaytūn*, est une étude de la jalousie, qu'on voit progressivement ruiner un foyer. La démonstration est d'autant plus convaincante que son traitement à la première personne emprisonne le lecteur dans le cercle étroit et maladif des pensées de 'Abdoh, Amorphe, indécis, maladroit, celui-ci est l'artisan de son propre malheur. Mais il reste sympathique, en partie par sa sincérité¹, et par son malheur même: n'est-ce pas là une dimension universelle de la condition humaine ?

b) *Le sens de la vie.*

Vivre, c'est avoir faim. Nous commençons la vie affamés, et restons insatiables jusqu'à l'agonie, où les dernières forces cherchent encore à happer les miettes précieuses des nourritures terrestres.² Notre vie vaudra donc ce que vaudra notre faim. C'est dire l'importance qu'y a l'amour. Un très beau passage de *Laqī'a* (p. 120) montre dans l'amour le révélateur du monde : "Que le cœur de l'homme y est profond ! Une seule personne le relie au monde, une seule personne le retranche du monde : l'a-t-il trouvée, il l'a trouvé, l'a-t-il perdue, il l'a perdu, car lui ne le voit qu'à travers elle. Il n'a pas été créé naturellement lumineux, mais puise sa lumière à autre que lui.. Un soir vient, ou bien un matin, et l'homme voit maintenant le monde autre qu'il ne le voyait, quoique le monde à coup sûr n'ait pas changé : mais un seul être l'a changé à ses yeux, et combien d'êtres pourtant ont disparu avant ce jour sans rien changer au monde. C'est que son cœur ne voyait pas le monde par eux; eux n'étaient pas l'intermédiaire de lui au monde".

(1) Il s'agit de la sincérité envers soi-même. La véracité envers les autres appellerait des nuances. On trouve deux éloges de la sincérité dans *Sokūn al-'āṣifa*, pp. 69s et 165; mais le père, pourtant si droit dans sa vie, nous y étonne par l'hypocrisie et l'indiscrétion qui lui font suggérer à sa fille d'écrire des carnets qu'il va lire en cachette (pp. 380, 402). Voir aussi *Min ajli waladī* (p. 180), et *Laqī'a* (p. 160).

(2) Cf. *Shams al-kharīf*, p. 179.

On ne s'étonnera donc pas de l'importance que l'auteur accorde à l'amour, de façon non pas démesurée, sans doute, mais disproportionnée à l'intérêt plutôt faible que ses personnages manifestent pour d'autres grands intérêts humains. "L'amour est plus fort que la mort"¹. L'amour est paix : c'est lui le rameau d'olivier de *Ghoṣn al-zaytūn* (p. 242). Cette paix au demeurant s'achète par bien des luttes : "Les combats de l'amour sont plus étranges que ceux de la guerre, et leur exorde parfois n'indique pas leur conclusion"². Abdallah dépeint toute une gamme d'amours : la sensualité libertine et systématique de Shokrī dans *Sokūn al-'āṣifa*, l'amour vrai d'Amīna pour 'Abd al-'Azīz entre les bras duquel elle tombe enfin en répétant : "Je vous déteste .. Oh ! je vous déteste"³, l'amour filial ou paternel aussi, sur lequel il nous faudra revenir. A cette liste enfin il faut ajouter l'amour (*hobb*) de Dieu : il la couronne, et contribue à l'éclairer⁴. C'est 'Ammé Khalīl, le paysan soufi de la 'Ezbat Khōrshīd, dans *Shams al-kharīf*, qui prône, en disciple de Bistāmī, l'amour de Dieu. Mais Mokhtār semble tout à fait convaincu par lui et, qui plus est, perçoit un lien normal entre l'amour portant sur Dieu et l'amour portant sur les autres.

De toute manière, l'amour quel qu'il soit n'a ni pour théâtre le meilleur des mondes, ni pour sujet le meilleur des êtres. Nos sentiments et nos aspirations sont contrecarrés par bien des obstacles, tant intérieurs qu'extérieurs. Le premier de ces obstacles, ce sont nos fautes, qui posent immédiatement la question du pardon. Le problème physique et moral du pardon a inspiré à Abdallah plusieurs de ses nouvelles; il y revient aussi dans ses romans⁵. Ce problème débouche sur une question plus large, celle de la responsabilité. Les personnages d'Abdallah, que nous voyons généralement grandir, sont marqués, à un âge encore assez tendre, par la perception soudaine de la responsabilité qui leur incombe, avec les aspects moraux et sociaux qu'elle entraîne⁶.

Mais le grand accroc dans le tissu de notre vie, c'est bien sûr la

(1) *Ghoṣn al-zaytūn*, p. 54.

(2) *Ibid.*, p. 20.

(3) *Ba'd al-ghorūb*, p. 136. Cf. dans *Sokūn al-'āṣifa*, p. 319, le soupir de Sawṣan au départ de Waḥīd : "Adieu.. Puissé-je ne jamais te revoir".

(4) *Shams al-kharīf*, pp. 62, 79, 239, 252.

(5) Par ex., *Shams al-kharīf*, pp. 196s; *Sokūn al-'āṣifa*, pp. 427, 434.

(6) Voir par ex. : *Shajarat al-lablāb*, p. 30; *Ghoṣn al-zaytūn*, pp. 88s. (lettre de 'Atīyyāt); *Shams al-kharīf*, pp. 196s.

mort. "Les voies du néant ne sont ni moins étranges, ni moins étonnantes que les voies de la création"¹. Devant la mort, Moḥammad 'Abd al-Halim affirme à plus d'une reprise sa foi en l'au-delà. La foi lui inspire en même temps le respect et l'adoration de Celui qui ne meurt pas : "Qu'il soit donc exalté, Celui par qui tout change, et qui ne change pas"; nous avons déjà lu dans *Le soleil d'automne* cette humble prière qui en est un leitmotiv. Mais on n'a pas tout dit quand on a dit cela. Les mortels sentent avec acuité dans le mystère de la mort quelque chose qui augmente la valeur de notre vie. Le bonheur est caduc². L'expérience acquise ne profite guère aux autres. Mais la vie du moins, qui nous échappe, peut être transmise. La vie qui se transmet acquiert un plus grand prix : c'est l'honneur de la paternité. Le père occupe une grande place dans les romans de Moḥammad 'Abd al-Halim. *Sokūn al-āṣifa*, c'est le drame de la paternité, autour du personnage de 'Ezzat. Dans d'autres romans, le père est un personnage secondaire, mais non indifférent; il a parfois de grands torts, mais souvent les regrette sur le tard³. En tout cas, il est père, et sa vie continuera dans ses enfants. La paternité est une victoire sur la mort⁴. C'est ce qu'exprime la dernière page (p. 187) de *Ba'd al-ghorūb* :

Aujourd'hui que mon soleil s'est couché et qu'il ne me reste plus de la vie que des traces de lumière jetées sur mon horizon par le crépuscule, tu me demandes : As-tu tout ce que tu désires ? Et je te dirai : Il me manque une seule chose, que je considère aujourd'hui comme le plus grand de tous mes désirs. — Un enfant? — Oui, un enfant ! Est-ce que tu peux t'imaginer que j'en suis à envier Ḥāmid, à désirer d'avoir sa chance, quand j'entends les cris de ses enfants dans les champs et dans la cour ?

Excuse-moi, mon ami.

On dirait que nous comprenons nos vrais désirs dans les dernières années seulement. Quant il n'y a plus en nous d'autre leur de vie que la seule lumière du crépuscule.

Je veux dire : le soleil une fois couché.

(1) *Ghoṣn al-zaytūn*, p. 42.

(2) Cf. *Laqīṭa*, pp. 186-188.

(3) *Shajarat al-lablāb*, p. 69; *Min ajli waladī*, pp. 25ss; *al-Janna l-'adhrā'*, pp. 90ss.

(4) *Ba'd al-ghorūb*, p. 179; *Shams al-kharīf*, p. 261. D'où la gravité de la stérilité, qui intervient dans quatre des romans.

L'ouvrage se clôt sur ces mots poignants, qui ne reflètent pas seulement un cœur désabusé, mais un cœur insatisfait. Les héros d'Adallah, s'ils s'achèvent dans le vide intérieur, ce vide est toujours à la fois souvenir et appel. Appel de ce qui comble et dure. Appel de l'immortalité : *al-kholūd*.

c) *La femme.*

La femme est présentée par les romans d'Abdallah de manière très positive. Il y a bien ici ou là une pointe satirique sur la nature féminine¹. Mais l'auteur prône manifestement une émancipation féminine raisonnable, c'est-à-dire hardie mais progressive². On peut noter au passage qu'il lui arrive d'attribuer à ses personnages féminins des manières de penser et de se comporter aujourd'hui courantes, mais qui n'existaient pas à l'époque où reporte le contexte historique.

Au demeurant, plus que la condition sociale représentée, ce sont les portraits dessinés ou esquissés qui portent bon témoignage à la femme égyptienne. Sans doute y a-t-il des ombres au tableau. On voit passer

(1) *Shajarat al-lablāb*, p. 67 (cf. pp. 87 et 98); *Ghoṣn al-zaytūn*, p. 10.

(2) Voir par ex. le dialogue confiant sur ce sujet entre Sawṣan et son père. (*Sokūn al-'aṣīfa*, pp. 339s). On sait que la promotion de la femme est inscrite au ch. 7 du *Mithāq*, c'est-à-dire de la Charte fondamentale élaborée en mai 1962 au Congrès national des forces populaires. Voir sur ce point : 'Aṭīyyāt Maḥmūd Gād, *al-Mar'a fi l-Mithāq*, Le Caire (coll. Ikhtarnā li-l-tālib), 1962. Il est vrai que l'interview de S. Exc. le Shaykh Ḥasan Ma'mūn, Shaykh de l'Azhar, par Sakīna al-Sādāt (parue dans *al-Moṣawwar*, 25 février 1964; traduite dans *Le Messenger*, 7 mars 1965) rend un son assez différent. Il est vrai aussi que l'Académie de la langue arabe s'est refusée à coopter des académiciennes, malgré la présence de deux candidates valables (Mme 'A'isha 'Abd al-Raḥmān, qui écrit sous le pseudonyme de Bent al-Shāṭi', et Mme Sohayr Qalamāwi) depuis octobre 1962, et ce d'une manière que le décompte des scrutins rend difficile de ne pas croire systématique. Il n'en demeure pas moins que la Révolution égyptienne n'a pas cessé de pousser très heureusement à l'évolution de la femme arabe. La presse contribue à ce mouvement. Le quotidien *al-Ahrām*, par exemple, comporte chaque dimanche un *Molḥaq* de 4 pp. : *al-Mar'a wa-l-bayt*. Dans le même quotidien, chaque jour en dernière page, une colonne s'intitule : *Ma'a l-mar'a*. Cette rubrique était rédigée avec beaucoup de talent par la regrettée Faṭḥiyya Bahīg jusqu'à sa mort prématurée en 1962. Le 1er janvier 1963, l'*Ahrām* pouvait titrer : "Les victoires de la femme en 1962", et énumérer : participation de paysannes et citadines au Congrès national des forces populaires, entrée de femmes dans les Conseils d'administration et dans les Conseils de gouvernorats, nomination de Mme Ḥikmat Abū Zayd comme ministre des Affaires sociales...

quelques courtisanes¹. Il y a plusieurs cas de bigamie². Mais il y a aussi des jeunes filles énergiques, qui imposent le respect par leur pureté et leur travail : la malheureuse Layla orpheline de *Laqīṭa*, la sévère Amīra qui régenté la maison de son père veuf dans *Ba'd al-ghorūb*, la douce et courageuse Samīra de *Min ajli waladī*. Il y a encore des veuves qui assurent avec force l'éducation de leurs enfants. Leur main, agrippée au gouvernail d'une barque faisant eau, est souvent dure, mais elles méritent néanmoins l'estime : ainsi de Omné Mokhtār malgré ses défauts dans *Shams al-kharīf*, ainsi de la mère de Fouad dans *Min ajli waladī*.

Ces veuves sont mères. Abdallah souligne souvent de façon émouvante l'affection qui lie la mère et ses enfants, spécialement la mère et son fils³. Une expression touchante en est la joie du petit Ḥosnī, qui a perdu sa mère à l'âge de cinq ans, lorsqu'il apprend que son père va se remarier : il se représente sa future belle-mère comme une vraie maman, comme une réincarnation de sa Maman. Quelle déception sera la sienne ! Il n'aura qu'une marâtre : « Je fus comme la partie supérieure d'une meule désaxée, qui tourne en brinquebalant : car je n'avais pas de mère »⁴.

Il convient enfin de s'attarder un peu à l'une des personnalités les plus vivantes, et en somme les plus sympathiques, qu'ait créées Moḥammad 'Abd al-Ḥalīm. Setté Gamīla, c'est un nom, a des points communs avec « Madame N. » de *Shams al-kharīf*. Elle n'apparaît pas avant le milieu de *Min ajli waladī*, mais domine sans conteste ce roman. Aînée d'une famille nombreuse et pauvre, elle est donnée par son père, trop heureux de s'en débarrasser, à un homme déjà marié, et dont elle

-
- (1) Dans *Min ajli waladī* et dans *Sokūn al-'āṣifa*. Dans *al-Māḍī lā ya'ūd*, une nouvelle intitulée *al-Sākīna l-jadīda* (*La nouvelle locataire*) était centrée sur une prostituée, avec beaucoup de tact et une juste condamnation du rôle néfaste de la société en cette affaire.
- (2) Dans *Shams al-kharīf*, Ommé Mokhtār devient l'autre épouse de 'Abbās Effendi. Dans *Min ajli waladī*, Setté Gamīla raconte avoir commencé sa vie ainsi. Dans *al-Janna l-'adhrā'*, le père de Riḍā a deux femmes lui aussi..
- (3) *Min ajli waladī*, pp. 141, 217-219; *Sokūn al-'āṣifa*, pp. 89-91; etc.
- (4) *Shajarat al-lablāb*, p.36; cf. pp. 11-13, 27. La fête des mères est célébrée officiellement en R.A.U. depuis plusieurs années. Des timbres spéciaux sont émis à cette occasion. Celui de 1962 représente une maman serrant contre elle son petit garçon. Celui de 1964 reproduit une célèbre petite composition de l'art égyptien antique : Aménophis IV- Akhénaton et sa femme Néfertiti assis face à face avec leurs enfants sur les genoux.

devient la seconde femme légitime. Elle a de lui deux enfants. Il meurt dans des circonstances louches. Elle retourne chez ses parents, flanquée des deux enfants, suivie aussi de Beauté et de Misère, les deux compagnes les plus dangereuses qui puissent s'assembler auprès d'une jeune femme. Elle échappe pourtant à leur néfaste conjonction, jusqu'à un certain point en tout cas. Car elle devient bonne à tout faire, infirmière, dame de compagnie d'un vieux docteur digne et célibataire. "Il lui fit beaucoup de cadeaux, écrit l'auteur, et peut-être lui en fit-elle ... d'autres" (p. 231). Toujours est-il qu'à sa mort elle recevait de lui par testament deux cents livres. Du coup, elle achète une petite maison à Guizeh et se met au prêt à intérêts avec le reste de ses fonds, qui suffit ainsi à la faire vivre. Jusqu'au jour où, Fouad se trouvant chez elle pour affaires, son jeune fils est piqué par un scorpion. C'est Fouad qui prend l'enfant dans ses bras et trouve un taxi pour l'emmener à l'hôpital, accompagné d'elle. Cet accident les rapproche. Un enchaînement de circonstances, fortement noué par Setté Gamīla, amène leurs relations à quitter le domaine financier. Elle l'aime sincèrement, et voudrait se l'attacher. Mais elle a dix ans de plus, les voisins jasant, ses enfants pourraient comprendre, il fait la sourde oreille à ses propositions voilées de mariage. Si bien qu'elle se décide à rompre. Elle lui conseille de trouver une épouse, pendant qu'elle-même fait le pèlerinage. Qui sait si elle ne mourra pas là-bas, pour être enterrée à Médine? En tout cas, elle déclare à Fouad compter sur deux personnes pour mener à bien ce grand changement : "La première, c'est toi. — Et la seconde ? — ... La La seconde .. c'est Dieu".

d) *La religion.*

C'est l'Islam bien entendu : le nom de M. Moḥammad 'Abd al-Ḥalīm 'Abdallāh indique assez qu'il est musulman. Le christianisme n'entre en scène que dans de très rares éléments du décor. Ici ou là, quelque allusion aux moines¹. Dans *Sokūn al-'āṣifa* (p. 429), Shokrī, tuberculeux, entrant au sanatorium, est accueilli par deux co-chambristes qui lui disent avoir gardé courage et retrouvé la force, l'un dans le Coran, l'autre dans l'Évangile. Enfin, dans *al-Janna l-'adhra'* (p. 57), l'oncle de Riḍā se remémore la parole du Christ : "Que celui de vous qui est sans péché lui jette la première pierre"².

(1) *Ba'd al-ghorūb*, pp. 147 et 165; *Shams al-kharīf*, p. 131.

(2) "Man kāna minkom bilā khaṭī'a, fal-yarmihā bi-awwal ḥajar" (*Ev. selon S. Jean*, VIII, 7).

Quelle incidence a donc la religion musulmane sur les romans d'Abdallah (ce qui ne préjuge évidemment pas de la position personnelle de leur auteur) ?

La religion officielle, avec le détail, d'ailleurs si important, de ses institutions, ne semble fournir à la vie qu'un cadre social assez lâche, dont beaucoup de personnages ne manifestent pas connaître l'existence. On sent même par endroits une pointe "anti-cléricale". Dans *Ghoṣn al-zaytūn* (p. 162) est mentionné au Caire "un prédicateur nouveau style, qui marchait avec la vie", ce qui semble indiquer une exception. Dans *Laqīṭa* (pp. 80s, 87s), le Shaykh al-Amīn est une figure qui attire le respect et la sympathie, mais qui reste assez conventionnelle, et sacrifie encore beaucoup à la tradition, comme tout ce premier roman. On a entendu un autre son de cloche dans *Shams al-kharīf*¹. Le magnifique verset de la Lumière (*Coran*, 24, 35) est suspendu chez la pure Thorayyā, tandis que le verset du Trône (*Coran*, 2, 235) est encadré au dessus du lit d'une prostituée². On a déjà vu un verset appelant à la justice affiché dans le cabinet d'un avocat véreux, et l'hypocrisie des convenances religieuses revêt quelque chose d'ignoble quand Batānūni congédie Riḍā en priant Dieu pour son père³. La prière rituelle et le jeûne de Ramadan ne trouvent à peu près aucun écho dans les romans que nous étudions. Le Pèlerinage, en revanche, a sa place dans les plans que dresse la mère de Fouad : "D'abord marier Badriyya, puis Samīra. Ensuite je ferai le Pèlerinage. Après, ce sera ton mariage", dans *Min ajli waladi*. Et c'est aussi dans le Pèlerinage que s'estombe pour nous un autre personnage féminin de ce roman, Setté Gamīla.

Le Pèlerinage intervient encore dans une scène pittoresque : le bruyant départ pour la Mekke d'une confrérie qui remplit de chants une gare de campagne où deux amoureux se séparent⁴. Nous touchons ici un autre aspect de la vie religieuse : le soufisme populaire des confréries rurales, auquel l'auteur fait plusieurs allusions. Un soufi ne fait-il pas antichambre chez Maître Batānūni (*al-Janna l-'adhrā'*) ? 'Ammé Khalīl, le fruste fermier de la 'Ezbat Khōrshīd, n'est-il pas disciple du grand Biṣṭāmī (*Shams al-Kharīf*) ? Mais la dévotion n'est point l'apanage des campagnes. Moins fréquente peut-être en ville, moins acclimatée, elle y revêt en tout cas chez notre auteur le caractère

(1) La nuit dans la mosquée, p. 150, passage traduit plus haut.

(2) *al-Janna l-'adhrā'*, pp. 124s; *Sokūn al-'āṣifa*, pp. 238, 431.

(3) *al-Janna l-'adhrā'*, pp. 162-169 traduites ci-dessus.

(4) *Sokūn al-'āṣifa*, pp. 209-212. Autre soufi : *al-Janna*, p. 35.

dramatique d'une conversion inattendue qui s'opère sur le tard pour deux personnages hauts en couleur : le débauché Sālīh, véritable "dictionnaire de l'amour"¹, et le père ivrogne de Fouad, dont nous reparlerons.

Dans *Sokūn al-'āšifa*, pp. 182-185, on assiste à une discussion religieuse. Les confréries en font d'abord les frais. Le jeune Wahīd raconte avec ironie une légende sur un de leurs Shaykhs. Mais il ajoute croire en l'esprit (*al-rūh*). En quoi il s'expose aux attaques de l'impie Shokrī. Mais tous les interlocuteurs combattent celui-ci et l'auteur prend implicitement parti en décrivant aussitôt la voûte céleste comme un chef d'œuvre de Dieu, *al-fannān al-'azīm*. Ce passage nous semble très caractéristique. La religion usuelle des personnages de Moḥammad 'Abd al-Ḥalīm est un ensemble simple de convictions élevées, dont l'enracinement divers dans chaque personnage est à la mesure de sa propre profondeur spirituelle. Dieu est la clef de voûte : Créateur tout-puissant, il tisse notre vie². Celle-ci ne prend pas fin avec la mort : la foi en l'au-delà et en la résurrection est affirmée avec force³. Dieu entend les prières de demande que nous lui adressons⁴. La religion n'est donc pas étrangère à la vie, mais s'y mêle étroitement, comme on le voit dans un texte remarquable.

J'écartai ensuite mon esprit de ce problème, et laissai mon oeil errer sur un tableau accroché au mur, Il représentait un temple de l'ancienne Egypte. A force de le contempler, je me mis à réfléchir au sens du culte, à la jonction qu'il opère entre l'amour et la crainte : parfois ils y sont à égalité, parfois l'amour l'emporte sur la crainte, parfois la crainte sur l'amour. Puis je me dis : Mais ... n'y aurait-il pas dans l'amour de l'homme pour l'homme une odeur de culte ? Craindre, espérer, encenser, psalmodier des prières, ne le faisons-nous pas dans notre amour comme les païens le faisaient jadis dans les temples des idoles ? ... Ensuite la confession par Madame N. de ses anciennes fautes

(1) *Ba'd al-ghorūb*, p. 178.

(2) *Laqīṭa*, pp. 30, 87s; *Shajarat al-lablāb*, p. 73.

(3) *Shajarat al-lablāb*, pp. 9, 179; *Sokūn al-'āšifa*, pp. 33, 82, 141; voir *supra* : b) *Le sens de la vie*.

(4) La *do'ā'* est fréquente : *Ghoṣn al-zaytūn*, p. 43; *Shajarat*, p. 59; *Ba'd al-ghorūb*, p. 149; *Shams al-kharīf*, p. 259; *Laqīṭa*, p. 162; etc. Noter dans *Laqīṭa*, p. 193, une prière muette d'action de grâces et d'émerveillement de deux fiancés au coucher du soleil, "*ka-annahomā fī ṣalāt ilā ghayr qibla*".

que j'ignorais n'est-elle pas du genre de la confession faite par le païen à son idole quand il y est poussé par la crainte, ou l'amour, ou les deux ensemble, estimant le tréfonds de lui-même connu par son dieu de pierre ? C'est l'amour en tout cas qui l'a portée à faire ce qu'elle a fait, et l'amour est une partie du culte !¹

e) *La société.*

La première constatation à opérer ici porte sur la situation sociale des personnages. Les principaux sont : infirmière, ingénieur agricole, fonctionnaires, professeur, typographe. D'autres sont : propriétaires fonciers, médecins, femme professeur, prêteuse à gages, petits paysans, boulanger, cafetier. Nous avons donc sur un éventail assez large, où prédomine la frange inférieure des classes moyennes. Chacun sait que ces "petites classes", en dépit de leur mérite et de leur rôle indispensable, sont politiquement les moins puissantes et littérairement les moins intéressantes. Nous ne devons donc pas chercher dans les romans qui les décrivent plus ou autre chose que ces romans ne peuvent et n'ont voulu nous donner. L'image qu'ils nous laissent de la société égyptienne est pourtant instructive.

La campagne retient beaucoup l'attention d'Abdallah. Cinq de ses neuf romans y commencent. Presque tous y ont des attaches. On a pu remarquer dans les extraits traduits plus haut le soin et la sympathie avec lesquels l'auteur s'emploie à décrire ses paysages et ses habitants. Mais il n'ignore ni ne tait ses plaies. La 'ezba de naguère, grande ferme qu'un seul propriétaire fait exploiter par plusieurs familles de paysans, est une institution capitaliste voisine de la féodalité². Cette structure devait durcir la solidarité du sang qui s'exprimait dans la désastreuse coutume du talion classique : c'est-à-dire l'assassinat, ou la chaîne alternative d'assassinats, qui venge le membre d'une parenté sur un membre du groupe adverse. Nous avons ici au moins deux exemples de cette maladie sociale, qui sévissait dans la campagne d'Égypte, et surtout de Haute-Égypte, jusqu'à une époque hélas trop récente pour pouvoir être dite révolue³.

-
- (1) *Shams al-kharif*, p. 239. La notion de confession doit être reliée à celle de pardon. Remarquer que la notion d'expiation (*takfir*) est explicitement présente dans *Laqīta* (p. 50; cf. pp. 22, 205) et dans *Shams al-kharif*.
- (2) Par ailleurs, la fonction de 'omda (chef de village) était héréditaire jusqu'à il y a deux ou trois ans.
- (3) Meurtre final de Ḥamūda dans *al-Janna*; et, dans *Sokūn al-'āšifa*, meurtre du père

La vie est donc dure à la campagne. Ailleurs aussi. La société entière est dure. Tout *Laqīṭa* est un réquisitoire contre elle, contre le rejet, par le monde coupable et hypocrite, des enfants trouvés; il y a là des pages (61-63; 93-95) qui, pour être assez romantiques, n'en sont pas moins fortes et justes. 'Abd al-'Azīz, le héros de *Ba'd al-ghorūb*, est aussi une victime de l'état social. Après s'être un peu élevé à la force du poignet et avoir sauvé ses parents de la misère imminente, il voit son cœur déchiré au nom des conventions sociales, et la jeune fille qu'il aime et dont il est aimé épouse un gandin sot mais riche. Dans *Shams al-kharīf*, Moḥammad 'Abd al-Ḥalīm décrit aussi, sans toutefois leur donner le relief qu'ils mériteraient, des malheurs moins classiques : la misère de la plèbe cairote.

Mais, du point de vue social, l'intérêt principal de ses romans n'est pas dans les faits qu'ils soulignent explicitement. Abdallah n'est pas un écrivain social, si l'on entend par là un écrivain à thèse. Il ne plaide pas, c'est sa force. C'est toute l'atmosphère de ses œuvres qui suppose et manifeste l'édification d'une société nouvelle. Sans doute, les moeurs portent encore la trace de comportements périmés. Dans *Ghoṣn al-zaytūn*, 'Abdoh, qui porte tarbouche, épouse à vingt-cinq ans une fille de dix-sept ans, et n'amène jamais sa femme faire la connaissance de sa mère restée à la campagne. N'oublions pas, d'ailleurs, qu'Abdallah écrit depuis vingt ans, et entend parfois situer l'action de ses romans à une époque antérieure à leur date de parution. Néanmoins, il s'en dégage clairement l'impression d'une société en transit. Les personnages, qui viennent généralement de la campagne et aiment à y retrouver leurs racines, sont fixés en ville. Ce mouvement accentué, qui correspond à la réalité historique, est sans doute le plus important des traits sociaux enregistrés par Abdallah. Le phénomène d'urbanisation déborde la physiologie des classes. Malgré les tares de la ville, il permet et promeut un ordre nouveau, adapté au monde moderne sans renier les vraies valeurs du passé, ordre où la personne et la famille émergent de la masse et du clan. Rien ne nous semble plus significatif à cet égard que la "Présentation" mise par l'auteur en tête de *Ba'd al-ghorūb* (édition de décembre 1952) : "Ceci est l'histoire d'un combat (...) Le combat d'un jeune homme pauvre et doué que la vie a contraint à se frayer un chemin à coups de pic dans les rochers... C'est l'histoire de millions

de Kāmil, qui raconte avec pathétique (pp. 261-264), les dangers que court sa propre vie.

d’Égyptiens sur qui brille aujourd’hui le soleil de la liberté ! Ils connaissent maintenant ce à quoi l’homme a droit. Ils jouissent de la dignité humaine”.

f) *La forme littéraire.*

L’emploi fréquent de la première personne, qui donne cinq fois au roman entier l’aspect de souvenirs et le ton de confidences, est la seule particularité notable dans la composition. La langue, quant à elle, est agréable et coulante. C’est un arabe littéraire manié avec élégance, mais qui reste simple et souple. Presque aucune concession n’y est faite au dialectal. La phrase est souvent pimentée d’un verbe quadrilitère¹.

Le style se relève souvent de jolies comparaisons. Les souvenirs poursuivent ‘Ezzat “comme un papillon qui court après une libellule”². La veuve voit en son fils unique “un palmier dans le désert, qui peut-être jettera une ombre légère sur le sable brûlant, ou laissera choir une datte au temps de la faim”³. Le tour est quelquefois piquant : “Ses yeux de bohémienne étaient son arme la mieux affûtée; elle en décocha au jeune homme un regard en biais, qui eut l’effet du diamant sur le verre”⁴. Des sentences jaillissent ici ou là : “Le feu du verrier change le sable en une matière nouvelle et transparente qui ne fait pas écran... Ainsi la volonté, mon fils.”⁵ Des réflexions de moraliste se glissent : “Le repentir de légères incartades souvent trompe par ses larmes, et fait croire qu’elles sont versées sur une lourde faute”⁶. Ou encore : “Nos souffrances nous sont chères, et nous choisissons avec soin le lieu où nous les garderons. Certes, nous les haïssons et espérons toujours nous en débarrasser : mais nous ne les remettons pas à tout un chacun”⁷.

(1) Une liste sûrement incomplète dressée au cours de notre lecture comprend trentetrois verbes quadrilitères, sans compter leurs formes dérivées éventuelles. Tous ces verbes sauf quatre sont du type *tamtama*, par redoublement d’un groupe de deux consonnes. Citons-en seulement six. Trois verbes de caractère plus dialectal : *kharkhasha*, crisser, faire un bruit de papier froissé; *zaghzagha*, chatouiller; *shamshama*, renifler. Et trois verbes à peu près synonymes; *tamtama*, marmotter, parler entre ses dents; *damdama*, grogner, grommeler; *ghanghama*, marmonner.

(2) *Sokūn al-‘āṣifa*, p. 214.

(3) *Shams al-kharīf*, p. 29.

(4) *Sokūn al-‘āṣifa*, p. 396.

(5) *Ibid.*, p. 120.

(6) *Ibid.*, p. 310.

(7) *Shams al-kharīf*, p. 106.

Moḥammad ‘Abd al-Ḥalim peint avec sa plume. Il aime les portraits réalistes et enlevés¹. Mais la toile souvent s’anime et devient un personnage. Nous avons rencontré plusieurs de ses personnages : Setté Gamīla, la tendre prêteuse à gages; Batānūni, l’avoué inavouable; Madame N. et Shokrī, l’ange et la bête... Il convenait de garder le père de Fouad, dans *Min ajli waladī*, pour la bonne bouche : nous allions dire pour le coup de l’étrier, car c’est un buveur. Il y a deux espèces de buveurs : le buveur solitaire, et le buveur grégaire. Notre homme est du second type. Tous les soirs, il s’en va retrouver, dans un bouge enfumé, sa place réservée au sein d’une bande d’ivrognes immuables et ternes, triste clique dominée par les beuglements d’un poivrot-chef, et que réjouit un peu les saillies d’un individu à l’esprit plus délié qu’ils appellent “le philosophe”. Les clients de la taverne échangent des propos dont le niveau baisse avec celui des bouteilles. Le futur père de Fouad est d’abord affligé par la mort en bas âge de ses premiers enfants l’un après l’autre. Un remords le tourmente : y aurait-il une relation entre ces deuils et sa soulographie ? Est-il châtié par Dieu ? Sombres pensées, dont se moquent ses compagnons de vie, et qu’il écarte dans un sursaut d’énergie vineuse et d’orgueil titubant. Par une coïncidence grotesque, ce père déçu est préposé à l’enregistrement des naissances : “Le gouvernement a chargé mon humble plume de consigner la venue à la vie des nouveau-nés. Cent par jour, au moins, que je certifie. Tu te rends compte ! Ça veut dire que lorsque Dieu là-haut a fini d’enregistrer leurs noms sur son cahier, eh bien ! c’est à mon tour. Pour les bébés, je fais mon boulot directement après Dieu !”. Mais un jour, plus tard, Fouad et Badriyya, nés et vivants, tombent malades ensemble. Son épouse effacée se révolte alors, lui jette à la tête : “Ton impiété est la cause de nos malheurs”. Le père prend une décision héroïque qu’il annonce au cabaret parmi les hourvaris et l’incrédulité : il va s’amender. Et de fait, il s’amende, il fait même une complète conversion. Le chapelet remplace la bouteille. Dans le grenier de sa maison, il se ménage une pieuse retraite où il passe seul d’interminables soirées entre les prosternations surrogatoires et la lecture de petits manuels de dévotion. Ce zèle incontrôlé, et plus encore la brusque rupture d’une habitude passée en besoin, ne tardent pas à ébranler sa santé. Sa femme, que le changement de son mari avait d’abord rendu heureuse, s’inquiète bientôt, et finira, voyant son déclin et en comprenant la cause profonde, par lui

(1) Dans *Shams al-kharīf*, ceux de al-Sayyed al-Khālīd (pp. 3-5) et de ‘Abbās Effendi (p. 70s), par ex.

demander elle-même de retourner à ses beuveries. Il hésite à accepter, puis s'y résigne, et est accueilli au sombre café par les clameurs qu'on devine...

Voilà un personnage qu'on n'oublie pas. Mais il faut lire aussi le départ du village, au petit matin, du jeune homme qui va chercher fortune au Caire¹; la poursuite d'un papillon qui amène un petit garçon à des découvertes inattendues²; et tant d'autres scènes pleines d'humanité, jusques et y compris la mort de la vache, la vache unique et familière, de la 'Ezbat Khōrshīd³.

* * *

L'humanité ! Voilà bien la caractéristique dominante de Moḥammad 'Abd al-Ḥalīm 'Abdallāh. C'est un homme qui écrit pour des êtres humains, pour leur donner un surcroît d'humanité. A cinquante ans, il est un écrivain en plein essor. Nous sommes persuadé qu'il n'a pas révélé toute l'ampleur de son talent, et que sa plume experte travaillera à d'autres œuvres encore supérieures par l'ampleur du dessin et la force du trait. Mais d'ores et déjà, Moḥammad 'Abd al-Ḥalīm s'impose comme le romancier du delta. Romancier du delta égyptien, entendez ce triangle vert cloué à la carte par les deux plus grandes villes d'Afrique; de la Méditerranée au Moqattam, Abdallah fait les honneurs de cette terre fertile en richesses comme en contrastes : Alexandrie, Le Caire, et la campagne populeuse méthodiquement détrempeée par le Nil. Romancier encore du delta intérieur, il nous guide au dedans de l'homme. On y découvre aussi des plages battues par les tempêtes, des sables désertés par l'amour. Mais il descend dans l'homme une force immense et généreuse qui y circule comme un autre Nil pour lui donner la vie. Son cours est lent parfois, obscur ou détourné : mais au long des méandres qu'il accepte du temps, les sédiments y rétablissent sans cesse un paradis vierge.

Octobre 1965

Jourdain Monnot, o.p.

(1) *Ba'd al-ghorūb*, pp. 7-9.

(2) *Shajarat al-tablāb*, pp. 40-43.

(3) *Shams al-kharīf*, pp. 87-90.